

LA REINE DES NEIGES

PREMIÈRE HISTOIRE

QUI TRAITE DU MIROIR ET DE SES MORCEAUX

Attention! nous commençons. Quand nous serons à la fin de cette histoire, nous en saurons plus qu'au début, car il s'agit ici d'un mauvais génie, oh! de l'un des plus mauvais! – le diable!

Il était un jour de fort bonne humeur parce qu'il avait fabriqué un miroir bien extraordinaire! Toutes les choses belles ou bonnes qui s'y reflétaient se réduisaient à presque rien; au contraire, tout ce qui était laid et méchant ressortait et semblait encore plus mauvais. Les plus beaux paysages avaient des airs d'épinards cuits; les hommes les meilleurs devenaient repoussants ou apparaissaient la tête en bas, sans ventre. Leurs visages étaient tellement déformés qu'on ne pouvait plus les reconnaître. Si l'on avait une tache de rousseur, on pouvait être sûr de la voir s'étaler jusque sur le nez et la bouche. C'était très amusant, aux dires du diable. Lorsqu'une bonne et pieuse pensée venait à un homme, elle se traduisait dans la glace par une grimace, et le diable riait de son invention.

Tous les trolls de l'école du diable (car le diable avait une école) racontaient à qui voulait les entendre que ce miroir était un miracle.

– Grâce à lui, disaient-ils, on peut enfin voir tels qu'ils sont le monde et les hommes.

Et ils coururent partout avec le miroir, si bien qu'à la fin il n'y eut plus une contrée ni un homme qui n'aient été déformés dans la glace diabolique. Ils voulurent alors voler jusqu'au ciel, pour se moquer des anges et du bon Dieu. Plus ils s'élevaient, plus le miroir grimaçait et gigotait. Ils avaient peine à le tenir. Ils montèrent, montèrent, et furent enfin près de Dieu et des anges. Le miroir se tordit dans une grimace si effroyable qu'il leur échappa des mains et fut précipité sur la terre, où il se brisa en cent millions ou milliards ou peut-être encore plus de morceaux.

Le mal fut encore plus grand qu'auparavant, car certains des morceaux, à peine gros comme des grains de sable, furent emportés à travers le monde. Quand ils se jetaient dans les yeux de quelqu'un, ils n'en sortaient plus; les gens voyaient alors tout à l'envers, apercevant le mal partout, car chaque grain de miroir avait conservé la même puissance diabolique que le miroir entier.

Quelques personnes reçurent un petit éclat de miroir dans le cœur; pour celles-là, ce fut horrible, car leur cœur devint comme un bloc de glace. Quelques morceaux du miroir étaient si grands qu'on en fit des vitres, mais il ne fallait pas regarder

ses amis à travers ! Avec les fragments de taille moyenne, on fit des lunettes – mais imaginez ce qui se passait quand vous les portiez pour mieux voir et porter sur les choses un regard honnête.

Et le diable riait à s'en faire éclater la panse, ce qu'il trouvait très agréable... Et les éclats du miroir volaient partout. Maintenant, voyez ce qui arriva.

DEUXIÈME HISTOIRE
UN PETIT GARÇON ET UNE PETITE FILLE

Dans une grande ville tellement peuplée que la place manquait pour que chacun puisse avoir son petit jardin et qu'il fallait se contenter de fleurs en pots, deux pauvres enfants possédaient cependant un jardin bien à eux et un peu plus grand. Ils n'étaient pas frère et sœur, mais s'aimaient autant que s'ils l'avaient été. Leurs parents étaient voisins et habitaient des mansardes. À l'endroit où le toit de l'une des deux maisons rejoignait celui de l'autre, et où courait la gouttière, il y avait, dans chaque mansarde, une petite fenêtre. Il suffisait donc d'enjamber la gouttière pour se rendre visite.

Les parents avaient suspendu au-dehors une grande caisse de bois où poussaient des légumes qui servaient à la cuisine, et aussi un petit rosier. Chaque caisse avait son rosier.

Les parents imaginèrent de mettre leurs caisses en travers de la gouttière, ce qui fit comme un pont

entre les deux fenêtres ; on aurait dit un petit jardin, tellement tout y poussait bien. Les pois à rames pendaient au-dessus des caisses, et les rosiers s'enroulaient autour des fenêtres, se courbant l'un vers l'autre. C'était comme un arc de triomphe tout de verdure et de fleurs.

Comme les caisses étaient très hautes et que les enfants étaient très heureux de jouer ensemble, on leur donnait souvent la permission de s'y rejoindre ; ils s'asseyaient alors sur leurs petits tabourets sous les roses et s'amusaient là fort gentiment.

En hiver, le plaisir cessait. Les vitres étaient couvertes de givre. Alors les enfants faisaient chauffer sur le poêle des pièces de monnaie qu'ils appliquaient sur les carreaux glacés et avaient ainsi de petites lucarnes rondes derrière lesquelles, à chaque fenêtre, un joli petit œil se collait : l'œil d'un petit garçon et celui d'une petite fille.

Lui s'appelait Kay, et elle Gerda.

L'été, ils étaient l'un chez l'autre en quelques bonds, mais l'hiver, il fallait descendre plusieurs étages et en remonter autant ; et, dehors, la neige tourbillonnait.

– Ce sont les abeilles blanches qui bourdonnent, disait la vieille grand-mère.

– Ont-elles aussi une reine ? demandait le petit garçon, qui savait que les vraies abeilles en ont une.

– Oui, certes ! répondait la grand-mère. Elle vole là où la neige tombe le plus épais. C'est la plus grande de toutes. Jamais elle ne demeure en repos

sur la terre. Elle s'envole toujours dans les nuages. Bien souvent, les nuits d'hiver, elle vole par les rues de la ville et regarde par les carreaux. C'est alors qu'ils sont merveilleusement couverts d'un givre blanc qui fait comme des fleurs.

– Oui, j'ai déjà vu ça! disaient les enfants.

Alors ils surent que la grand-mère disait vrai.

– La reine des neiges peut-elle entrer chez nous? demanda un jour la petite fille.

– Qu'elle vienne seulement! dit le petit garçon. Je la mettrai sur le poêle chaud, et elle fondra.

La grand-mère lui caressa les cheveux et se mit à conter d'autres histoires.

Le soir, à moitié déshabillé, le petit Kay monta sur une chaise près de la fenêtre et regarda au-dehors par le trou de la pièce. Quelques flocons tombaient; l'un d'eux, le plus gros, s'accrocha au bord d'une caisse. Puis il grandit, grandit, jusqu'à devenir une femme vêtue de magnifiques habits blancs qui semblaient faits de millions de petites plumes étoilées. Elle était élégante et gentille, mais elle était de glace, d'une glace étincelante et aveuglante. Elle était vivante pourtant.

Ses yeux brillaient comme deux claires étoiles, mais ses yeux bougeaient tout le temps. Elle faisait vers la fenêtre des signes de la tête et des mains. Le petit garçon, effrayé, sauta de sa chaise. Il lui sembla qu'un grand oiseau volait devant la fenêtre.

Le lendemain, il fit un froid sec. Puis vint le dégel et, après lui, le printemps. Le soleil brilla,

la verdure reparut, les hirondelles bâtirent leurs nids, les fenêtres s'ouvrirent et les enfants s'assirent de nouveau dans leur petit jardin là-haut, au-dessus de tous les étages, près de la gouttière.

L'été vint à son tour, et les rosiers eurent des fleurs magnifiques. La fillette avait appris un cantique où l'on parlait des roses et elle le chantait au petit garçon :

*Dans la vallée où poussent les roses,
Là, tu verras l'Enfant Jésus*

Les deux petits se tenaient par la main, embrassaient les roses, regardaient le clair soleil et lui parlaient comme si l'Enfant Jésus était là. Quels beaux jours d'été ! Que c'était bon d'être dehors près des frais rosiers qui semblaient ne jamais vouloir cesser de fleurir !

Kay et Gerda étaient en train de regarder les animaux et les oiseaux de leur livre d'images. L'horloge sonnait précisément cinq heures au clocher lorsque Kay s'écria :

– Ah ! j'ai eu un coup au cœur, et quelque chose vient de m'entrer dans l'œil !

La petite fille le prit par le cou. Il écarquilla les yeux : elle ne put rien voir.

– Je crois que c'est parti ! dit-il.

Mais il se trompait. C'était justement un de ces petits éclats de verre du vilain miroir. Vous vous rappelez bien le miroir diabolique, qui faisait que tout ce qui est beau et grand devenait petit et ridi-

cule en s'y reflétant, tandis que tout ce qui est mauvais y apparaissait magnifique. Le pauvre Kay venait de recevoir un de ces éclats dans le cœur. Celui-ci allait bientôt devenir un bloc de glace, et ses yeux ne verraient plus que des défauts dans toute chose. Il n'avait plus mal, mais le malheur était arrivé.

– Pourquoi pleures-tu? demanda-t-il à Gerda. Tu es si laide quand tu pleures! Je n'ai besoin de rien! Tiens! Cette rose-là est rongée par un ver! Celle-ci est toute fanée! Au fond, ce sont de vilaines roses. Elles ressemblent aux caisses dans lesquelles elles se trouvent.

Cela dit, il donna un grand coup de pied dans les caisses et arracha deux roses.

– Kay, que fais-tu? s'écria la petite fille.

Mais quand il vit l'effroi de son amie, il arracha une autre rose et rentra chez lui par la fenêtre, loin de la gentille Gerda.

Plus tard, elle revint le voir avec le livre d'images, et il prétendit que les livres d'images, c'était bon pour les bébés. Et quand la grand-mère racontait des histoires, il trouvait toujours à redire, et, pire, se campait derrière son fauteuil avec une paire de lunettes et se moquait d'elle. C'était si bien imité que tout le monde riait. Bientôt, il sut imiter tous ceux qu'il croisait dans la rue. Il copiait ce qu'il y avait de bizarre et de laid en chacun, et les gens disaient:

– Il est très intelligent, cet enfant!

Mais c'étaient les éclats de verre qu'il avait dans l'œil et dans le cœur qui le faisaient se comporter

ainsi et même taquiner la petite Gerda, qui l'aimait de toute son âme.

Et les jeux, naguère si raisonnables, changèrent complètement.

Un jour d'hiver, comme la neige tombait très fort, il sortit avec une grosse loupe, déploya les pans de son manteau et examina les flocons qui tombaient dessus.

– Regarde avec la loupe, Gerda, dit-il.

Chaque flocon paraissait beaucoup plus grand et semblait être une superbe fleur ou une étoile à dix pointes. C'était ravissant à voir.

– C'est joli, non? dit Kay. Bien plus que les vraies fleurs! Les fleurs de neige n'ont pas un seul défaut, elles sont parfaites, jusqu'à ce qu'elles fondent.

Peu après, il revint avec de gros gants, portant son traîneau sur le dos. Il cria à Gerda :

– On m'a permis d'aller sur la grande place jouer avec les autres garçons!

Et il partit.

Sur cette place, les garçons les plus hardis attachaient souvent leur traîneau à une voiture de paysan et se faisaient ainsi conduire un bon bout de chemin. C'était très amusant. Comme ils étaient en train de jouer, un grand traîneau arriva. Il était peint tout en blanc; il y avait dedans une personne enveloppée dans une fourrure blanche, avec une toque blanche sur la tête. Le traîneau fit deux fois le tour de la place. Kay attacha son traîneau à celui-ci et se laissa tirer.

Le grand traîneau tourna dans une rue voisine. Il allait de plus en plus vite. La personne qui le conduisait tournait la tête pour sourire à Kay, comme si elle le connaissait. Chaque fois qu'il voulait détacher son traîneau, elle lui faisait un nouveau signe de tête, et Kay ne bougeait plus. Ils arrivèrent ainsi à la porte de la ville. La neige se mit alors à tomber si dru que Kay ne pouvait plus voir ses mains.

Il détacha bien vite la corde qui le retenait au grand traîneau, mais en vain : le petit traîneau était comme lié au grand et le suivait à la vitesse du vent.

Kay se mit à crier très fort, mais personne ne l'entendit. La neige tourbillonnait et le traîneau filait toujours. De temps en temps il y avait des cahots, comme si l'on était passé par-dessus des champs et des prairies. Kay était épouvanté. Il voulait dire son *Notre-Père*, mais ne se rappela que sa table de multiplication.

Les flocons de neige grossirent, jusqu'à devenir semblables à des poulets blancs. Au même instant, les attelages firent un bond de côté. Le grand traîneau s'arrêta, et la personne qui conduisait se leva. Sa fourrure et sa toque étaient de neige. C'était une dame, grande et raide, éblouissante de blancheur. C'était la reine des neiges !